

TÉMOIGNAGE «MAI 68»: «JE SUIS ICI, ET J'EXISTE»...

Le livre intitulé *May made me* rassemble des témoignages de différents acteurs de Mai 68 en France, recueillis par l'historien américain Mitchell Abidor et édité en ce début d'année par les éditions *Pluto Press* de Londres. On y retrouve des entretiens avec des personnages connus comme Henri Simon, Jean-Jacques Lebel ou Alain Krivine, mais aussi de militants politiques, de militants syndicaux, des cinéastes et trois membres de la *Fédération anarchiste*. Nous publions ici la traduction en français du témoignage de notre compagnon Daniel Pinós. Daniel Pinós est le plus jeune des participants interrogés, il vit aujourd'hui à Paris, en 1968 il vivait à Villefranche-sur-Saône, dans la banlieue de Lyon. Il est le fils d'un vétéran de la Révolution espagnole.

J'avais 15 ans et j'étais en deuxième année de chaudronnerie dans un CET (*Collège d'enseignement technique*) de Villefranche-sur-Saône. Je suis né dans une famille d'anarchistes espagnols, mon père et ma mère étaient membres de la CNT (*Confédération nationale du travail*). Chez moi, à cette époque, nous jetions toujours un regard critique sur les réalités sociales. Jeune, j'assistais à des réunions avec mon père et ses amis, tous militants anarchistes et réfugiés espagnols. Mes tantes, mes oncles, ma grand-mère, tous étaient des réfugiés espagnols en France. Ils avaient combattu en Espagne puis dans la résistance française, tout au long de mon enfance j'ai vécu dans une atmosphère de lutte et d'activisme. J'ai grandi dans un climat de révolte et avec un désir permanent de changer les choses. Quand bien même ils avaient perdu la guerre d'Espagne et que nous avons été contraints à l'exil, s'ils avaient perdu leur jeunesse - et certaines de leurs illusions - en raison de la défaite, ils ont gardé intact leur esprit de révolte.

Et moi, très rapidement, à l'âge de 14 ans, j'ai été imprégné de cette histoire. J'étais également conscient de la réalité française, une chape de plomb recouvrait l'ensemble de la société sous de Gaulle et un gouvernement de droite qui niaient l'esprit libérateur. Mais même ainsi, il y a eu des grèves dans différentes régions. En 1967, il y eut une grève importante dans la région lyonnaise, à l'usine Rhodiaceta, elle préfigura Mai 68.

A l'époque, les ouvriers occupaient leurs usines à la recherche d'une amélioration de leurs conditions de travail et de leurs salaires, et bien qu'il s'agisse de grève avec des revendications de base, ces grèves offensives préfiguraient celles qui allaient avoir lieu à Nantes et dans tout le pays. Mon père, militant à Villefranche, était alors membre de la CGT, et ouvrier dans une usine d'impressions textiles, l'usine Gillet-Taon.

La CGT? Un anarchiste espagnol avec les communistes de la CGT?

Eh oui. En France, si vous vouliez être actif vous aviez le choix entre la CGT, FO et la CFDT. Mais en tant qu'anarchiste, s'il voulait être présent sur son lieu de travail, il n'avait d'autre choix que de rejoindre la CGT. Et il faut dire que ces vieux militants anarchistes espagnols accordaient une grande importance à l'appartenance à une organisation syndicale. Même si de nombreux anarchistes ont rejoint FO, ce syndicat n'existait pas là où mon père travaillait, alors il a rejoint la CGT. Il avait de bonnes relations avec les militants de la CGT, qui étaient souvent membres du PCF. Il considérait que c'était avant tout des travailleurs et qu'il avait plus de choses en commun avec eux qu'avec le patron de l'usine. Quand Mai 68 est arrivé, je fréquentais des jeunes de mon quartier, parmi lesquelles se trouvait un groupe de militants proches du PCMLF (*Parti communiste marxiste-léniniste de France*). Ils étaient très présents dans la *Maison des jeunes* de notre quartier. Au cours de l'année qui a précédé les événements, quand j'étais en première année de CET, j'ai passé du temps avec ces gens qui étaient un peu plus âgés que moi et nous discussions des problèmes au collège et dans l'ensemble de la société. Lorsque les premiers mouvements d'étudiants ont éclaté, nous étions sensibilisés et intéressés par l'esprit incarné dans ces mouvements. J'étais alors attiré par la contre-

culture, par les mouvements anti-guerre, j'écoutais Dylan, Joan Baez, Pete Seeger, j'étais imprégné de tout cela. Je portais des cheveux longs, ce qui me causait des problèmes au CET, car c'était rare parmi les gens de ma classe sociale. Lorsque les mouvements sociaux ont commencé et qu'il y a eu les premières grèves, nous avons eu des discussions avec un enseignant, qui était syndiqué et membre du PCF (*Parti communiste français*), nous lui avons dit: «*Tout le monde se met en grève, et nous, les futurs ouvriers, devons faire quelque chose*». Nous en avons aussi parlé à la maison, avec ma famille. Le catalyseur s'est produit lorsque l'usine de mon père s'est mise en grève et qu'elle a été occupée par ses salariés, ce qui a complètement bouleversé les choses dans notre ville et dans notre quartier ouvrier... Nous avons alors dit que nous voulions participer au mouvement. Le lundi matin, le mouvement de grève s'est développé à Paris, j'étais très proche de mon professeur de français - une matière qui n'avait pas beaucoup d'importance dans les lycées techniques - j'étais un très bon élève, j'ai alors décidé qu'il était temps de prendre la parole. La plupart de mes camarades étaient apolitiques. C'est ce professeur qui a dit lorsque j'ai quitté le collège au cours de l'année suivante: «*Pinós n'avait rien à faire ici, il avait les capacités pour suivre d'autres études...*». Mai 68, cela ne signifiait rien pour la plupart de mes camarades de classe, mais je savais que certains des étudiants les plus âgés, des troisièmes années, allaient tenir une assemblée générale, alors j'ai dit au professeur de français: «*Tout le pays se met en grève, il commence à y avoir des échos dans la presse, nous devons en parler en classe*». L'enseignant m'a dit: «*Si vous souhaitez parler de tout cela, pas de problème, je suis tout à fait d'accord*».

Donc, ton intervention était strictement reliée au travail. Vous n'appeliez pas à une grève en tant que lycéen?

Pas du tout, puisque j'étais élève dans un collège technique et parce que chez moi nous étions des travailleurs. Au lycée, nous passions la moitié de notre temps à travailler sur des machines-outils, gratuitement pour des sous-traitants, les entreprises de la ville. Dans le groupe politisé dont je faisais partie, nous étions conscients que nous étions des travailleurs et deviendrions bientôt des producteurs. A l'époque j'avais beaucoup de sources d'inspiration, je lisais des romans - Zola, Hugo, Tolstoï, Sartre, Ferenc Molnar - que j'avais découvert dans la bibliothèque de mon père, car, comme beaucoup d'anarchistes il lisait beaucoup. Les anarchistes espagnols ont donné beaucoup d'importance à la culture. Mais ce n'est qu'après Mai 68 que j'ai commencé à lire des livres politiques. J'étais conscient que c'était par nous-mêmes que nous allions changer les choses, que c'était seulement à travers les luttes sociales que nous changerions notre condition.

A l'époque, il y avait un attachement à l'identité ouvrière, au fait de porter un bleu de travail. Pour mon père, ce n'était pas un uniforme, il était attaché aux valeurs qu'il avait essayé de défendre toute sa vie, en combattant en Espagne, en participant à la collectivisation des terres en Aragon, en combattant le fascisme, en combattant dans la résistance française. Pour lui, il y avait une fierté d'appartenir à la classe ouvrière. Et nous allions être le moteur de l'histoire, grâce à la grève générale... Comme il était difficile dans la classe de formuler des revendications, j'ai dit: «*Allons à l'AG et faisons grève en solidarité avec les travailleurs et les étudiants*». Tout le monde a applaudi et le professeur a dit «*très bien*». L'AG a été organisée par les étudiants de dernière année et le mot d'ordre a été transmis dans les couloirs. J'ai parlé de la grève et de la façon dont nous devions y participer en tant que futurs travailleurs... Nous n'étions pas encore des militants, nous ne connaissions pas les tracts ou les affiches, bien que les plus anciens des élèves avaient déjà de l'expérience. Pour ma part, je découvrais tout cela. J'avais vu mon père et ses amis en action, mais c'était la première fois que nous allions à l'AG et pendant l'assemblée ce sont les plus âgés d'entre nous qui ont parlé, ainsi que les enseignants, tout au moins les plus politisés d'entre eux. Les élèves étaient excités, même ceux qui n'avaient pas de conscience politique. C'était quelque chose qui ne s'était jamais produit dans un collège technique, nous étions beaucoup moins libres de nous exprimer qu'au lycée d'enseignement général, le poids de la hiérarchie était très fort. Il y eu une explosion de joie, et nous avons voté la grève avec occupation. Je me souviens exactement comment je me sentais après avoir pris la parole, je me suis dit: «*Je suis ici et j'existe!*». Nous avons donc voté la grève, nous avons mis en place un comité, nous retrouvions tous les jours les mêmes personnes sur le piquet de grève. Chaque jour, nous tentions de mettre à jour nos informations sur le mouvement à travers les journaux et la radio. A un certain moment, nous avons essayé d'amener le personnel de nettoyage et les travailleurs de la cantine à faire grève. Nous leur avons dit: «*Vous êtes aussi des travailleurs, ce qui se passe dans ce pays ça vous concerne*». Mais nous avons eu du mal, car ils étaient séparés du reste du personnel. Ce n'était pas facile, et nous n'avons pas réussi à les mettre en grève. Nous avons réussi à résister, grâce à la spontanéité et l'enthousiasme dont nous avons fait preuve. Dans les lycées secondaires, c'était plus facile, car il y avait des gens qui étaient plus âgés, plus politisés que nous. Mais c'était un véritable exploit dans notre CET d'amener les élèves à se mettre en grève. Le lendemain, une manifestation a été organisée à Villefranche et nous nous sommes retrouvés dans la rue avec les ouvriers des usines en grève, les lycéens et les élèves du collège technique. Les ouvriers de presque

toutes les usines étaient là, même les plus petites, qui n'avaient jamais été en grève auparavant. Je n'étais qu'un enfant, j'étais là, là avec mon père et mes amis, j'étais complètement bouleversé.

Combien de personnes ont assisté aux AG? Étaient-elles pleines?

Au début presque tous les étudiants y assistaient. Nous étions tous des garçons, puisque notre centre d'apprentissage ne regroupait que des garçons. À l'époque la séparation entre filles et garçons était totale. Ce n'est qu'à partir de Mai 68 que les établissements scolaires ont été regroupés sans séparation et que les murs sont tombés entre la cour des filles et celle des garçons. Dans l'usine de mon père, ils avaient l'habitude des grèves qui duraient une seule journée. Des occupations comme celles-là n'avaient jamais été vues auparavant. Le soir, toute la famille se serrait dans notre cuisine pour écouter les reportages en direct sur *Europe 1* à propos des émeutes du *Quartier latin*, alors que la radio et la télévision publiques étaient en grève, nous écoutions les stations privées. Nous étions pleins d'espoir... Mais j'ai aussi découvert quelque chose après le mois de mai: la presse anarchiste espagnole, elle était imprimée en France et ensuite introduite clandestinement en Espagne. C'était une presse formidable, éditée avec la collaboration de gens connus, comme Albert Camus. Des journaux comme *L'Espoir*, *Le Combat syndicaliste*, *Tierra y Libertad*, auxquels mon père était abonné... Alors que je ne les lisais pas auparavant, ces journaux m'ont intéressé très vite, car en première page ils parlaient de la grève générale, du mouvement. Je me souviens du numéro de juin du *Combat syndicaliste* qui titrait: « *En mai fait ce qui te plaît* ». Et voyant les choses à travers le regard des anarchistes, je me suis très vite senti proche d'eux et de ce qu'ils écrivaient. Ils parlaient de la grève générale et expliquaient pourquoi un combat était nécessaire, un combat qui conduirait au changement social et à la fin du capitalisme.

Quelles étaient les revendications de ton collège?

En premier lieu, nous avons vu que nous faisons partie d'un grand mouvement qui voulait changer les choses en France, il a commencé dans les universités et s'est étendu aux usines, les revendications étaient simples: mettre fin à la discipline de fer imposée dans les ateliers par les enseignants, puis il y avait les conditions de travail, nous avions l'impression d'être exploités, étant donné que nous ne recevions pas de salaire pour des travaux de sous-traitance. Bien sûr, nous parlions de résistance et de la nécessité de mener le même combat avec les ouvriers et les étudiants. A cette époque lorsque nous quittions le collège nous étions assurés d'obtenir un emploi - c'était une période de plein emploi - mais quand nous quittions notre établissement avec un CAP en poche, nous étions embauchés à des salaires très bas. Je me souviens que nous avons inclus cette revendication, que nous soyons mieux traités et mieux rémunérés quand nous commencerions notre vie professionnelle. Nous avons abordé les problèmes liés au quotidien comme la nourriture de la cantine. Après de nombreuses discussions, nous n'avons pas exigé le renvoi de notre surveillant-général - un ancien militaire de carrière, une vieille ganache -, puisque nous savions qu'en se débarrassant de lui, ils le remplaceraient par quelqu'un pire que lui...

Et tes amis les plus politiques, n'ont-ils pas essayé d'aller plus loin?

Bien sûr, il était alors question de changement politique, de changement social, mais dans notre CET il était difficile de faire accepter cela, car peu de gens étaient politiquement préparés. Donc nous en sommes restées au niveau des revendications de base. C'était le cas aussi dans les usines. La CGT était majoritaire - et c'était quelque chose qui attristait mon père -, elle imposait les slogans mis en avant par ses militants appartenant au PCF. Ils ne voulaient pas d'un changement social profond, juste un changement de gouvernement avec une nouvelle majorité de gauche. C'était la révolution contre la réforme. Heureusement, au sein des usines, il y avait des éléments plus radicaux qui émettaient des exigences plus profondes qui s'attaquaient aux racines du pouvoir et du capitalisme. Je me souviens que mon père a essayé de mettre en avant dans son usine un discours anticapitaliste mais il avait des problèmes. Je me souviens qu'il disait: «*Nous ne sommes pas en Espagne ici*».

Et dans les assemblées où ton père participait, dans son usine était-ce différent?

Je me souviens de ce que les gens disaient à l'usine, il y avait un réel espoir que les choses changent. Spontanément, certains ouvriers parlaient de tous les espoirs que le mouvement avait fait naître. Mais nous avons été rapidement ramenés sur terre: la CGT et la CFDT ont négocié avec les patrons au plan national avec les accords de Grenelle, et au final des revendications ont été satisfaites, mais elles n'allaient pas profondément changer les choses. A l'usine de mon père, j'ai trouvé les assemblées fascinantes, parce qu'il y avait une vraie fraternité, une vraie solidarité, ensuite le soir il y avait des ouvriers qui venaient chez nous à

la maison pour continuer les discussions. Sur les piquets de grève, ma mère, qui était aussi une «*espagnole rouge*», apportait régulièrement des victuailles aux grévistes afin que les gens puissent rester mobilisés à l'usine et continuer à résister. Dans le quartier ouvrier où nous vivions, où la plupart des habitants travaillaient dans des usines, les événements ont aussi changé les relations entre les gens.

As-tu appris des choses quand vous êtes allé aux assemblées à l'usine de votre père?

J'ai découvert le monde des ouvriers. Les différences de sensibilité et de conscience possibles qui existaient d'un ouvrier à l'autre. Ce que j'ai également découvert, et je le regrette, parce que je suis anarchiste, c'est que d'une certaine manière, les ouvriers avaient besoin de leaders pour poursuivre la lutte. J'en ai parlé avec mon père, il avait connu la même chose en Espagne pendant la révolution. Il disait toujours que les Français étaient plus embourgeoisés que les Espagnols pendant la révolution et plus intégrés dans la société. Tandis qu'en Espagne - il venait du monde paysan, le monde des sans terre - ils n'avaient rien, un mulet et une parcelle de terre, et donc le peuple n'avait rien à perdre. C'était un combat frontal contre le fascisme: ils prenaient les armes parce qu'ils n'avaient rien à perdre. Mais en France c'était différent. Il y avait une forme d'intégration à la société qui limitait leurs actions.

Comment était l'atmosphère dans les usines? Était-ce comme en 1936 ou était-ce sous la direction de la CGT?

Ce n'était pas du tout comparable à 1936. Le mouvement de Mai 68 ne parvint pas à obtenir des acquis aussi importants qu'en 1936. La CGT contrôlait férocelement les choses et la plupart des dirigeants de la CGT étaient aussi membres du PCF, leur but n'était pas une rupture avec la société existante. Il n'était pas question de renverser la cinquième république de de Gaulle, le PCF était aligné sur les positions de l'Union Soviétique, pour ce parti ce n'était que dans les urnes que des changements pouvaient survenir, après une victoire électorale de la gauche.

Il n'était pas question de révolution sociale. Mais Daniel Pinós, à 15 ans a-t-il vu plus loin que ça?

Bien sûr! Il y avait tellement de choses que nous pensions possibles, et il y avait tellement d'événements extérieurs qui nous influençaient. Il n'y avait pas grand-chose dans ma petite ville ouvrière, à Lyon c'était différent. Che Guevara, je l'ai découvert dans le journal *Tierra y Libertad*, un journal anarchiste espagnol édité au Mexique. Et c'est vrai que j'avais beaucoup de sympathie pour le personnage.

Plus tard j'ai découvert qu'il avait un côté sombre, mais c'est vrai qu'à l'époque il était un symbole. J'avais son portrait accroché dans ma chambre et j'ai même porté sa photo dans mon portefeuille.

Vous vouliez une révolution, pensiez que vous y parviendriez?

Oui, j'avais un immense espoir, même à la fin des événements, même si je devais retourner au collège et aller plus tard à l'usine. Il y avait eu des événements majeurs dans le pays, ce qui signifiait que vous ne pouviez pas regarder la réalité de la même manière. Et c'est après que j'ai commencé à être militant, mais quand je suis entré à l'usine, je n'ai pas adhéré à la CGT, comme mon père, mais à la CFDT. J'étais très actif et la CFDT représentait une forme de syndicalisme qui marquait une rupture avec la CGT. La CFDT parlait d'autogestion dans son programme, le fait que des travailleurs puissent prendre le contrôle de leurs luttes était important pour moi. La CFDT a été le premier syndicat en France à s'intéresser au sort des immigrés, à soutenir les grèves des travailleurs étrangers, soutien que j'ai partagé lors des grèves de Penaroya et de la CIA-PEM-Brandt à Lyon et dans la région. J'ai trouvé dans ce syndicat - issue de la CFTC (*Confédération des travailleurs catholiques*) - des gens d'une grande honnêteté, des gens différents de ceux de la CGT qui étaient souvent manipulés par les bonzes syndicaux. La CFDT était plus ouverte, même avec nous les plus jeunes. Dès que j'ai rejoint la CFDT, les gens de la CGT de Villefranche ne m'ont plus salué, ils m'ont tourné le dos. J'étais un traître! J'ai été actif très jeune dans le bureau de l'union locale CFDT de Villefranche. Je passais beaucoup de temps à militer. En même temps, j'ai rejoint l'*Organisation révolutionnaire anarchiste*, une organisation principalement formée de jeunes, dont beaucoup de fils de l'exil espagnol, en rupture avec les organisations anarchistes traditionnelles. Nous avions un journal appelé *Front Libertaire des luttes des classes* et nous avons mis l'accent sur cette dernière comme seul moyen de provoquer un changement social. Certains d'entre nous étaient à la CGT, d'autres à la CFDT, mais nous étions tous anarchistes communistes. Cela a donné lieu à des choses vraiment très importantes à ce moment-là, nous avons publié des bulletins militants dans les usines où nous travaillions. Nous nous sommes engagés dans la vie des quartiers, nous avons essayé de redonner à l'anarchisme le sens social qu'il avait quelque perdu en France.

Mai 68 a apporté tout cela, sans cela rien n'aurait été possible.

Pendant la dernière période de la grève, le mouvement s'est-il effondré dans votre collège?

Oui, à la fin, nous étions de moins en moins nombreux sur le piquet de grève, mais je suis resté présent jusqu'au bout.

Toi et les maoïstes?

Oui, c'est drôle parce que ce sont des gens avec lesquels je n'étais pas du tout d'accord, mais ils étaient mes amis, et après nous avons fait des choses ensemble. La fin de la grève a été difficile. Les dirigeants syndicaux voulaient que cela se termine et nous pouvions sentir que, au niveau du pays, le mouvement perdait en intensité. Mon père m'a parlé de l'AG dans son usine où ses collègues de la CGT ont appelé à voter pour la reprise du travail, ils ne furent que deux à voter contre, mon père et Baldomero Gonzalez, un compagnon espagnol. Ils étaient les seuls. Il y avait des villes plus combatives où les grèves ont duré plus longtemps, dans les grandes usines notamment. La grève dura trois semaines au final. Les choses étaient compliquées... Les travailleurs n'allaient pas être payés à la fin du mois. Les discussions ont tourné autour de cette obsession: «*Comment vont manger nos enfants?*». Villefranche était une ville gérée par le *Parti socialiste*, la municipalité a distribué des coupons solidaires aux familles pour retirer de la nourriture dans les épiceries. C'était une situation dramatique. Les gens devaient vivre de leurs économies, et nous n'en avions pas à la maison.

Ton père, qui avait vécu la défaite en Espagne, croyait-il enfin connaître la victoire en France?

Il était enthousiaste au début. Et je pense que le fait que mon frère et moi étions impliqués dans la grève était quelque chose de très important pour lui. Mais, je ne pense pas qu'il ait eu beaucoup d'illusions sur la fin du mouvement et sur le fait de pouvoir changer les choses. Ensuite, il a continué à être actif au sein de la CNT (*Confédération Nationale du Travail espagnole*), en poursuivant la lutte pour une Espagne libre, jusqu'à sa mort en 1976. Malheureusement, il n'a pas pu retourner en Espagne, il avait de ce pays une image hypertrophiée, et quand nous avons pu enfin le découvrir, nous avons constaté que l'image qu'il en avait était totalement idéalisée et ne correspondait en rien à la réalité des années 1970.

Avec cette idéalisation, y avait-il des moments où vous pensiez être à Barcelone en 1936?

Jamais! Non, non, non. Nous devons voir les choses telles qu'elles étaient en réalité. Nous étions enthousiastes, mais le point de vue de mon père vis-à-vis des événements était toujours critique, et avec raison à cause du rôle du PCF, qui freinait le mouvement, en dehors de quelques usines. Il était donc conscient que c'était un événement important qui permettait la radicalisation d'une partie de la jeunesse, et qui a effectivement eu lieu, avec des gens qui ont rejoint le combat social les années qui suivirent, mais à long terme, il n'avait aucune illusion. Parfois, je le trouvais trop nihiliste, mais il était vieux, alors que moi, j'étais un très jeune homme... J'étais touché par ce qu'il disait. Il a écrit des articles pour des journaux espagnols et ses derniers textes étaient pleins de nostalgie.

Et comment as-tu maintenu ton optimisme après la défaite de mai? Comment as-tu commencé à être actif après?

Je pense que ce qui m'a permis de résister, c'est la rencontre avec des gens qui ont participé au mouvement de mai, des gens de mon âge et d'autres plus âgés. Dans une ville ouvrière comme Villefranche, quand on porte les cheveux longs, quand on pense différemment, dans une ville où les gens n'ont pas de grandes aspirations, où les jeunes travailleurs sortent le samedi soir et vont danser au bal, où passent leur temps dans les cafés, j'étais avec ceux qui étaient différents, qui regardaient le monde avec avidité. Nous voulions voyager, nous lisions Kerouac, nous lisions les auteurs de la beat génération... Nous écoutions Hendrix, le Velvet Underground, Patti Smith, Neil Young, Jefferson Airplane... Les États-Unis et la contre-culture avaient beaucoup d'importance pour moi. J'étais antimilitariste, plus tard j'ai refusé d'aller à l'armée. La guerre du Vietnam a eu un rôle déclencheur. J'étais un de ces jeunes de l'époque qui ne supportait pas l'impérialisme et les guerres d'agression.

Qu'est-ce qui t'est arrivé immédiatement après mai?

Après mai, les choses se sont mal passées pour moi. L'année suivante, au collège, j'étais considéré

comme un fauteur de troubles, et je n'ai pas terminé l'année scolaire. J'étais différent de ce que j'étais l'année précédente. Pour la direction du collège j'étais un élève indiscipliné, un réfractaire. Je continuais à me radicaliser. M. Bailly, un professeur d'atelier, me détestait, en partie parce que j'étais l'un des meneurs de la grève, mais aussi parce que j'étais étranger. Un jour, juste avant les vacances de Pâques j'étais en atelier, alors qu'il venait de faire une démonstration sur une presse pour couper la tôle. Il a alors demandé, comme il le faisait toujours, à un étudiant de faire la même opération pour vérifier si nous avions compris. Il m'a appelé auprès de lui alors que mes pensées étaient ailleurs, bien loin du fonctionnement de la presse, du collège et de M. Bailly. Je n'avais rien écouté. Il a crié : *«Pinós, viens ici et montre-moi comment tu règles la machine»*. J'étais paralysé parce que je n'en avais aucune idée, alors il est devenu furieux, et il a crié : *«Pinós, tu ne suis pas, tu es un fouteur de merde, tu es fini ici!»*, et il a commencé à me donner des coups de poing. C'était une pratique courante dans les ateliers et depuis des générations. Il m'a poussé contre la machine pendant qu'il me frappait, puis j'ai réussi à me dégager, j'ai couru jusqu'au vestiaire, j'ai arraché mon bleu de chauffe, j'ai mis mes vêtements de ville et j'ai quitté le collège et je me suis dit : *«C'est fini. Je ne retournerai jamais dans cette taule!»*. Cela a causé des problèmes à la maison, mon père ne voyait pas ce que je pouvais faire sans diplôme, mais pour moi cela n'avait pas d'importance : je ne pouvais pas admettre une telle attitude de la part d'un enseignant. J'ai payé en raison de mon engagement en Mai 68, pour mon refus d'accepter la discipline de fer que nous imposaient les profs d'atelier et parce que j'étais un jeune rebelle. Et je n'ai pas été le seul.

Donc, tu as été appelé à faire ton service militaire à 18 ans...

Non, à 20 ans. Et je n'y suis pas allé. A l'époque, je travaillais avec des groupes antimilitaristes, nous avons mené de nombreuses actions dans des casernes de la région lyonnaise, en occupant même certaines. Il fallait vraiment être en bonne forme physique pour faire ça car on avait à faire à la police militaire, et ce n'était pas une partie de plaisir. Après Mai 68, il y a eu toute une nouvelle génération de réfractaires à l'armée, très politisé, beaucoup d'anarchistes, ainsi que de nombreux non-violents. J'ai participé à des actions de soutien aux réfractaires, et même aidé des espagnols qui refusaient le service militaire. En 1971, j'ai rencontré à Lyon Pepe Beunza, le premier insoumis politique espagnol sous la dictature franquiste. En Espagne, les réfractaires étaient alors envoyés dans des bagnes au Sahara. Ils risquaient huit ans de prison militaire, alors qu'en France nous n'étions condamnés qu'à deux ans. Particulièrement depuis la guerre d'Algérie, il y avait un fort courant antimilitariste en France, et j'ai rencontré des gens qui avaient refusé de servir en Algérie, ils étaient allés en prison pour cela, ensuite ils ont continué la lutte politique. Et donc, naturellement, quand j'ai eu 20 ans et j'ai reçu mon ordre d'appel sous les drapeaux j'ai refusé de me rendre à la caserne. J'ai écrit une lettre très politique au ministre de la Défense nationale, l'appelant *«ministre de la guerre»* pour expliquer les raisons de mon refus en tant qu'ouvrier et communiste libertaire, pourquoi je refusais de servir dans une armée impérialiste, dans une armée au service du gouvernement pour briser les grèves. J'ai été obligé de quitter ma famille et la région lyonnaise en raison de l'avis de recherche que la gendarmerie avait lancé. J'ai vécu dans plusieurs régions, dans le sud de la France notamment, puis lorsque les recherches se sont accentuées je suis parti à Amsterdam. Là, j'ai rencontré des déserteurs américains refusant le Vietnam, des réfractaires hollandais et français qui étaient en cavale. J'ai publié avec d'autres insoumis français un journal bilingue *Soleils noirs*, *Zwart zon* en néerlandais. Je me suis réfugié ensuite en Espagne, ainsi je fermais le cercle, vivant à Barcelone pour des raisons politiques, dans le pays que mes parents avaient été obligés de quitter pour ces mêmes raisons. En tout et pour tout, j'ai été en cavale pendant huit ans.

Comment as-tu traversé les frontières?

J'ai eu la chance de faire partie d'un groupe très bien organisé qui utilisait des faux papiers et nous avions aussi des médecins qui prenaient soin de nous. Tout cela a été l'héritage de la guerre en Algérie et de la résistance à celle-ci. Si tu étais arrêté sur la route et que tu avais tes vrais papiers, tu étais mort. Mais nous avions des faux, alors j'ai voyagé aux Pays-Bas, en Espagne et en France sans aucun problème. Tout cela, je ne l'aurais jamais fait sans Mai 68. J'aurais été un autre homme s'il n'y avait pas eu Mai 68.

Comment s'est terminé ton exil?

Lorsque Mitterrand a été élu président en 1981, une partie de son programme était consacré à l'amnistie pour les prisonniers politiques et pour les réfractaires au service militaire. Le problème était que nous avons tous reçu des lettres d'appel nous demandant de rejoindre nos casernes. L'amnistie votée, les compteurs ont été remis à zéro, mais l'armée nous demandait d'effectuer notre service militaire. Nous n'avons pas accepté cela. Nous avons formé un collectif de réfractaires, le CIA (*Collectif des insoumis amnistiés*) et nous avons fait tout ce que nous pouvions pour ne pas être obligés de servir l'armée ni être arrêtés. La loi

n'avait pas changé: si nous refusions à nouveau de servir, nous serions arrêtés. Nous avons décidé que nous allions créer des problèmes aux autorités. Charles Hernu était le ministre de la défense nationale de Mitterrand, un militariste convaincu, et nous avons décidé que nous allions le faire reculer. Et lors du premier congrès du PS, après la victoire des socialistes en octobre 1981, alors que tous les ministres étaient là et que Jospin, le premier secrétaire du parti parlait à la tribune, nous sommes entrés en force dans le congrès, malgré un dispositif policier impressionnant, pour réclamer une amnistie totale pour tous les réfractaires. Cette action d'éclat a été commentée dans tous les médias de l'époque. Comme cela ne suffisait pas, notre collectif a mené une action contre le général en chef des armées. Nous avons décidé de le bloquer dans la rue et de lui verser un seau de peinture sur la tête. Une action symbolique, malgré tout médiatisée, pour rappeler qui nous étions et que nous n'avions rien oublié. Notre groupe été arrêté, car les forces de sécurité étaient très importantes pour protéger le général, mais quelques jours plus tard, nous avons tous reçu des lettres nous informant que nous n'avions pas à remplir nos obligations militaires. Je pense qu'ils ont eu peur de notre détermination.

Tu nous as raconté comment tout cela t'avais transformé, mais y a-t-il un moment vécu qui t'a vraiment marqué ?

Je pense que c'était le moment où à l'AG j'ai parlé pour la première fois en public. Tout était si impressionnant, tout semblait possible, je me sentais libre, je ressentais les choses si intensément. J'étais un jeune garçon timide et là, j'ai trouvé les mots. J'ai parlé pour la première fois en public et je me suis dit: «*Je suis ici et j'existe*»...

Daniel PINÓS.
